

on en avait été frappé, on les avait retenues, et elles se transmettaient par tradition.

Elles étaient chantées, vous ai-je dit ; on les disait, on les récitait en chantant et aussi en dansant. La mesure du chant le rythme de la danse s'ajoutaient ainsi—et c'est à ce point que j'en voulais venir—à l'expression des pensées pour déterminer les mots pour en arrêter le nombre et aussi le son. Il fallait qu'il y eût un juste rapport entre la valeur des notes que demandait le chant, entre le nombre des pas que demandait la danse, et la sonorité, le nombre des syllabes que devaient comporter les paroles prononcées. A une note brève, par exemple, ou éclatante, ne devait point correspondre une syllabe longue ou étouffée, ou complètement atone, etc. On fut conduit ainsi à mesurer, à ordonner d'après des règles plus ou moins précises, les mots qui accompagnaient le chant et la danse, comme on en avait mesuré et ordonné la danse et le chant. Et ce fut de là que vinrent les vers.

Mais peu à peu, mes amis, ces trois éléments, le chant, la danse, la parole mesurée, qui servait ensemble dans les cérémonies, dans les solennités des peuples, furent séparés. On chanta sans danser, on dansa sans chanter, on employa aussi, sans le chant et sans la danse, cette parole mesurée qui avait eu pour objet de servir d'accompagnement au chant et à la danse, en les caractérisant par l'expression bien nette et bien précise d'un sentiment et d'une pensée.

Et bien ! cette parole mesurée, dans la quelle, je le répète, les mots sont ordonnés d'une certaine façon pour produire un rythme, une mesure, et qui sert, en conformité avec sa plus antique origine, à exprimer aussi vivement, aussi fortement que possible, les grandes émotions, les grandes passions, les sentiments qui se retrouvent dans le cœur de tous les hommes, soit qu'ils les ressentent réellement, soit qu'ils les imaginent en les attribuant, par fiction à des personnages, c'est ce que l'on appelle de la poésie. Le mot poète est la traduction d'un mot grec (1) qui veut dire créateur, inventeur ; le poète c'est celui qui trouve dans son âme même ou dans son imagination, ce qu'il faut pour transmettre au dehors une impression de douleur, de plaisir de terreur, d'admiration, de tel sentiment qu'il veut produire, soit qu'il parle en son nom, soit qu'il fasse parler des personnages. Au moyen âge, on appelait les poètes des trouvères, des troubadours, c'est-à-dire des trouveurs, des inventeurs. C'est, comme vous voyez l'expression de la même idée.

Le vers, c'est le signe extérieur de la poésie, et la versification c'est l'art de faire des vers d'après les règles en usage dans une langue.

Je pense que vous comprenez maintenant, mes enfants, comment il se fait qu'il y a dans notre langue des vers et de la prose, et que vous ne vous étonnez plus qu'on se soit avisé, pour revenir au mot de M. Jourdain, de parler et d'écrire autrement que "comme l'on parle."

Exercices pour les élèves.

(Exercice de récitation.)

LA NEIGE.

La neige, amis, la neige ! quel bonheur !
Pendant la nuit elle a couvert la plaine.
Et sous son voile, éclatant de blancheur,
Routes et champs se distinguent à peine !

La neige, amis ! quels jeux et quels combats !
Nous voilà bien, je pense, une vingtaine :
Vite en deux camps partageons nos soldats,
Et que chacun choisisse un capitaine !

Bien. A présent, il faut trouver des noms
Pour désigner et l'une et l'autre armée ;
Vous vous serez les Russes, supposons ;
Nous, les Français : la guerre est en Crimée.

Là, ce vieux mur, ce sera, n'est-ce pas,
Sébastopol, dont nous ferons le siège ;
Là, notre camp, vis-à-vis, à vingt pas.
Et maintenant, partez, boules de neige !

Partez, volez, et croisez-vous dans l'air !
Oh ! quel plaisir, amis ! Plus on les serre,
Plus on le voit, prompts comme l'éclair,
Fraper au but et voler en poussière !

Bon, notre attaque a réussi ; je vois
Fuir en tous sens les Russes en déroute !
Sur le rempart, il n'en reste que trois :
Donnons l'assaut, enlevons la redoute !

Mais non ! c'était un piège ! et les voilà
Qui dans la plaine arrivent en bataille !
Ah ! mes amis, souffrons-nous cela ?
Attaquons-les à boulets, à mitraille !

En avant, marche ! Ils perdent du terrain !
En avant, marche ! Ils battent en retraite !
Poursuivons-les par le plus court chemin,
Et culbutons tout ce qui nous arrête !

Le grand redan est tombé sous nos coups,
Plus qu'un effort, l'affaire est terminée !
Victoire, amis, Malakoff est à nous !
Sébastopol est pris : ville gagnée !

Et maintenant, pour conclure la paix,
Nous allons faire un grand homme de neige
Et puis... Hélas ! adieu tous nos projets :
J'entends sonner la cloche du collège !

HISTOIRE NATURELLE.

Intelligence et mœurs des Fourmis.

J'étais assis à l'extrémité méridionale des rochers d'Avon,—raconte M. Jules Levallois, dans un *Journal intime*.—J'avais dépassé depuis environ un quart d'heure, une fourmière rouge assez considérable située au milieu de ces rochers, et je commençais à ne plus apercevoir les ouvrières ou les chasseresses répandues çà et là, lorsque mes yeux tombèrent sur une fourmi sanguine qui gravissait péniblement le sentier sableux, et qui me parut d'une taille relativement énorme. Au premier moment, je crus que j'avais la chance de rencontrer une de ces fourmis hercules que l'on voit si rarement dans nos régions, mais en me baissant pour la saisir, je reconnus que c'était une sanguine portant un individu de son espèce.

Était-ce un esclave, un prisonnier, un blessé ou un mort ? Voilà ce qu'il m'importait de savoir. Je pris le plus délicatement possible les deux fourmis, et les séparant, non sans peine, je déposai la porteuse à terre pour mieux examiner son fardeau. Ce fardeau n'était autre que le cadavre d'une sanguine. Très-évidemment, sa camarade la rapportait, peut-être de fort loin, à la fourmière-mère, pour la dérober aux insultes ou à la férocité de quelque tribu ennemie. Elle n'emportait point une proie, comme on pourrait le croire ; car les fourmis, qui, d'une espèce à l'autre, se traitent avec une cruauté incroyable, inventent des tortures raffinées et luttent à outrance, jusqu'à ce que mort s'ensuive, quand elles viennent à se rencontrer, les fourmis d'une même tribu ne se mangent pas entre elles.

Il est bien probable que ma sanguine n'avait pas conscience du devoir qu'elle remplissait, et cependant, instinctivement, elle en accomplissait un. D'habitude, lorsqu'il m'arrive de séparer une fourmi porteuse de la charge qu'elle traîne avec elle, que cette charge soit une esclave, un fœtu ou une aile de mouche,—et cela m'arrive souvent, soit au printemps, soit à l'automne, au moment où elles changent d'habitation,—la porteuse se

(1) *Poïetés* (d'après notre prononciation classique), poète, de *poïëō*, je fais.